À la croisée des cultures

Une certaine vision du monde. Rencontre avec Shoichi Hasegawa

Gérard Petit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1203>

DOI : 10.4000/estampe.1203

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 90-93

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Gérard Petit, « À la croisée des cultures », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 235 | 2011, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1203>

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

■ ■ ■ À LA CROISÉE DES CULTURES, UNE CERTAINE VISION DU MONDE. RENCONTRE AVEC SHOICHI HASEGAWA

propos recueillis par Gérard Petit

Vous êtes aujourd'hui un graveur reconnu internationalement et plus particulièrement en France où vous vivez depuis 50 ans. La particularité de votre œuvre vous confère une place à part dans le monde de la gravure.

Pour commencer j'aimerais que vous nous décriviez le parcours qui vous a amené en France.

Je suis né au Japon en 1929 et je l'ai quitté à l'âge de 32 ans pour venir en France définitivement. J'ai cependant gardé des contacts très étroits avec mon pays d'origine dans lequel je suis retourné fréquemment tout au long de ma vie, et qui continue aujourd'hui encore à conditionner et à inspirer mon travail.

Je suis un autodidacte en peinture, mais dès mon plus jeune âge j'ai été très attiré par le dessin, ce qui m'a conduit à me rapprocher d'un premier maître qui m'enseigna les bases pendant six années. Ensuite, différentes opportunités et rencontres m'ont fait m'installer à Tokyo où j'ai découvert l'aquarelle dans l'association « Suissai Ren-Mei ».

Au début, mon style était figuratif, mais la rencontre avec ma future épouse, elle-même peintre, me fit découvrir l'art moderne, alors que, parallèlement, sous l'influence de Kawaguchi Kigai, qui a vécu en France pendant la période cubiste, j'acquies de nouvelles dimensions dans la composition. Dans le même temps, par goût personnel je redécouvre les matériaux de la peinture traditionnelle japonaise que j'utilise toujours.

De 1955 à 1959 suit une période dense faite d'échange : adhésion au groupe « Nika » ou au groupe « Ga ».

Toutes ces rencontres font évoluer mon style qui se réclame alors de « l'abstraction lyrique ». On décrit ma peinture comme « non figurative monochrome ». Mes nouveaux goûts me portent alors vers Pollock, Tobey et Rothko.

Votre carrière de peintre semblait bien engagée au Japon, alors pourquoi ce départ définitif pour un pays si lointain dans lequel vous n'aviez pas d'introduction particulière ?

Il faut savoir que les artistes Japonais, à cette époque surtout mais encore aujourd'hui, étaient très attirés par la peinture en France, notamment par le mouvement impressionniste ou le fauvisme, attirance souvent réciproque d'ailleurs : on peut citer entre autres Claude Monet qui était un grand amateur d'art japonais. De nombreux échanges artistiques étaient organisés, c'est à l'une de ces occasions qui donnait lieu à des expositions que je me suis lié d'amitié avec certains d'entre eux comme Max Papart ou James Coignard. Ces rencontres ont sans aucun doute joué un rôle important dans ma décision de venir en France.

C'est donc un réel attrait pour votre culture, vos artistes et pour la dynamique de création dont les échos parvenaient jusqu'à nous qui ont attisé mon appétit de découverte. Et puis il ne faut pas oublier que mon épouse, elle-même artiste peintre, partageait cette curiosité.

Mais pourquoi un voyage sans retour plutôt qu'un simple voyage d'étude et de découverte ?

En premier lieu, je crois que ça a été un simple problème économique, ma carrière démarrait, j'étais marié et ce voyage coûtait très cher, mes moyens ne me permettaient qu'un voyage aller... Deux autres points étaient très importants. Je n'imaginais pas que la découverte de l'art occidental puisse se faire à travers un court séjour. Enfin l'organisation matérielle et administrative était très compliquée, notamment pour l'obtention des visas. Je devais reprendre un statut d'étudiant, m'inscrire dans une école et suivre un cursus

La Vie en bleu, eau-forte sur zinc, 1986, 490 x 600.

d'apprentissage pour obtenir ces autorisations. Ces trois raisons combinées ont déterminé ma décision de rester en France. Mais l'éloignement de mon pays d'origine ne veut pas dire un renoncement à sa culture, je suis parti pour élargir mon horizon non pour le substituer. Nous avons un dicton : « Au pied du phare on ne voit pas la lumière... ». Cet éloignement du Japon a été pour moi un moyen de le redécouvrir en prenant de la distance. Plongé dans une autre culture, ses spécificités me sont réapparues avec plus de force.

Parlez-moi maintenant de la gravure, quelle place avait-elle dans votre création artistique, vous êtes entré je crois directement à l'Atelier 17 à votre arrivée à Paris ?

Au Japon la gravure n'était pas du tout mon mode d'expression, même si je connaissais un peu la gravure traditionnelle japonaise sur bois, je ne faisais que de la peinture et de l'aquarelle.

L'Atelier 17, sur lequel je reviendrai plus tard car il est totalement fondateur de mon travail actuel n'a été au début que le moyen d'obtenir le cursus d'étudiant et par là même mon visa. Des amis m'avaient parlé de cet atelier et de l'intérêt de son travail. Il existait déjà de nombreux échanges avec des artistes japonais, qui perdurent encore. De plus l'apprentissage d'une nouvelle technique totalement nouvelle et inexistante au Japon me semblait plus enrichissant. Mais il faut bien dire que la gravure était totalement nouvelle pour moi.

Qu'est ce qui a fait que vous ayez totalement adopté ce mode d'expression et que vous soyez devenu l'un des maîtres de la gravure moderne ?

Je crois que cela tient à la personnalité de S. W. Hayter qui animait cet atelier et à l'esprit qui y régnait. Bien évidemment j'ai dû acquérir les bases des différentes techniques et apprendre à les maîtriser, mais ce qui était remarquable c'est que

S. W. Hayter ne considérait pas la gravure comme un simple moyen de reproduction mais comme un support de création à part entière. L'atelier était un véritable laboratoire de recherche et de développement dans lequel chaque participant, et le maître des lieux en premier, exposait et partageait ses idées, ses découvertes, ses avancées techniques ou artistiques. Je n'ai pas appris à graver, j'ai appris à créer à travers et avec la gravure. Si l'on observe mon travail, on voit nettement que les gravures n'ont pas les mêmes compositions que mes peintures ou mes aquarelles. Les contraintes techniques imposées par la gravure interfèrent véritablement dans la création.

Est-ce que cela signifie que vous avez inventé, ou fait évoluer votre propre mode d'expression pour vous adapter à la gravure ?

Inventer, le mot est trop fort, mais la technique de S. W. Hayter m'a permis de développer une nouvelle manière de créer plus libre et plus aléatoire qu'en peinture. Tout d'abord, cette technique était assez nouvelle et relativement peu répandue. Très succinctement, elle repose sur la fabrication d'une seule plaque de gravure qui est ensuite encrée à l'aide d'encres non miscibles qui se superposent sans se mélanger et permettent ainsi une impression en un seul tirage.

On peut dire que chaque gravure est « peinte » par un encrage complet avant impression. À travers cette méthode j'ai su reproduire un rendu des couleurs, un mixage et une transparence dans les teintes en adéquation à mon univers d'aquarelliste.

Vous venez de dire que vous aviez su développer une création plus aléatoire qu'en peinture, qu'est ce que vous entendez par-là ?

Tout d'abord je dois dire que mes œuvres sont le plus souvent spontanées. Les formes et les couleurs apparaissent au fur et à mesure du dessin et de la compo-

sition. En ce sens la création est toujours ouverte et il existe une part de hasard au service de l'expression dans mes tableaux.

Dans la gravure, le matériau ajoute à cette dimension de hasard. Le matériau a sa propre vie, lorsque vous plongez une plaque de zinc dans l'acide, il se produit des réactions dont vous n'êtes pas toujours maître. Le résultat obtenu peut être à reprendre ou au contraire ouvrir de nouvelles opportunités. Mais de toute façon votre travail doit s'adapter aux résultats successifs obtenus. Il en est de même au moment de l'application des couleurs, surtout dans cette technique, on ne contrôle pas dès le début le rendu final.

C'est en ce sens que j'ai parlé d'aléas, mais je pense, qu'au-delà des contraintes techniques ils ouvrent des portes à la création. Pour moi incontestablement, je me suis reconnu dans ce mode de création avec lequel je suis entré en symbiose et a fait que je suis graveur depuis maintenant plus de 50 ans.

Je souhaiterais maintenant que nous parlions de vos sources d'inspiration. Au regard de votre œuvre gravé on constate une très grande homogénéité. Les différentes expositions auxquelles nous avons pu assister laissent apparaître une atmosphère très particulière de calme, de sérénité à laquelle il est difficile de ne pas être sensible, même pour des spectateurs qui vous découvrent.

Là vous abordez le véritable sujet. Tout ce dont nous avons parlé jusqu'à maintenant ne relève que du mode de fabrication, il constitue l'outil plus ou moins sophistiqué et performant, mais essentiellement l'outil. Un artiste existe à travers le monde qui l'habite, sa peinture n'est que le vecteur de sa vision du monde. Il existe une multitude de visions, c'est ce qui fait la dimension universelle de la création. Elles peuvent être contestataires, futuristes, classiques, transgressives, etc.

Pour moi le plus important était de savoir comment développer ma vie intérieure, lui

donner une direction dans laquelle l'inscrire durablement et retrouver la dimension universelle de l'art. Il y a un dicton qui dit : « quand vous arrivez dans une impasse il faut retrouver le point de départ ». Je me suis demandé où se trouvait ce point de départ. Je l'ai trouvé dans le bouddhisme. Ce sont les valeurs et préceptes proposés, cet équilibre entre humanité, nature, univers, vivant, végétal ou minéral qui ont donné un axe à ma vie et à son fonctionnement. Aujourd'hui ma vision du monde est sereine, douce, optimiste, bienfaisante. Elle transparaît dans mes gravures et ma peinture. Il y est toujours question des éléments constitutifs de la vie (la nature, l'eau, le ciel, les astres), d'optimisme et d'espoir (les fêtes, les palais, les villages, la cité). Sans en être totalement conscient, je pense que j'éprouve un réel désir à donner de la joie et de l'espoir à ceux qui regardent ma peinture.

Shoichi Hasegawa et son épouse, 2011. Cl. G. Petit.

Vous avez de fortes convictions philosophiques et religieuses, diriez-vous que vous êtes un artiste engagé ?

Tout dépend de la signification que l'on donne au terme « engagé ». Aujourd'hui cela traduit une action, ou plus souvent d'ailleurs une réaction à un système, à une actualité, à une époque. Dans ce sens-là, non, je ne me considère pas comme un artiste engagé.

En revanche, je suis un artiste engagé sur des valeurs universelles et atemporelles : sur la sérénité, sur l'espoir, sur l'optimisme, sur la communion, sur la complémentarité... s'il s'agit de toutes ces valeurs qui sont issues de l'homme mais le transcendent, alors oui je suis un artiste engagé. Même si pour moi, il s'agit plus d'une transmission et d'un partage de ma vision du monde que d'un engagement militant.

Votre carrière déjà longue vous a fait entrer dans de nombreux musées dont le musée d'Art moderne de New York, et

vous êtes reconnus comme un graveur d'exception, comment vivez-vous cet aboutissement ?

« Aboutissement », quel horrible mot ! Il signifie une fin, un arrêt. La création n'a pas de limite, elle est contenue dans l'homme et vit à travers lui. Pour un artiste, tant qu'il y a de la vie, il y a de la création. Pour ma part, je m'intéresse à la céramique que je découvre actuellement, j'ai le projet, peut-être, de refaire des incrustations en verre à Murano ; la peinture m'occupe toujours en permanence. Alors non je ne vois pas d'aboutissement ; et puis connaissez-vous des artistes à la retraite ?

Monsieur Hasegawa, je vous remercie chaleureusement de ce temps passé ensemble, cela a été un réel plaisir de vous découvrir plus intimement. Je vous souhaite une longue et intense continuation.